



CLASSIQUES
GARNIER

MAGNOT-OGILVY (Florence), « [Introduction de la deuxième partie] », *Le Roman et les Échanges au xviii^e siècle. Pertes et profits dans la fiction des Lumières*, p. 117-119

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-09428-9.p.0117](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-09428-9.p.0117)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2020. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Dans notre deuxième partie, nous voudrions montrer dans quelle mesure des motifs qui ne sont pas propres au XVIII^e siècle sont infléchis en fonction de réflexions nouvelles sur les inégalités de fortune et sur la possibilité de les rééquilibrer par le biais des échanges. Il ne s'agit pas d'affirmer que les réflexions morales suscitées par les inégalités de fortune n'apparaîtraient que dans la première moitié du XVIII^e siècle. On ne saurait nier en revanche que l'imagination par les fictions de solutions visant à remédier à ces déséquilibres prend des formes spécifiques et particulièrement économiques à ce moment de l'histoire littéraire et de l'histoire des idées.

Cette deuxième partie portera donc sur la tension entre un discours (celui des comptes justes et de la récupération exacte, le discours de la compensation horizontale harmonieuse qui pourrait être qualifié de mythe fondateur ou d'idéal de tout discours économique) et un parcours (celui de la syntaxe narrative). Le discours des personnages et des narrateurs semble s'interroger et souvent résoudre la question de la perte en la formulant dans ces termes : dans quel système plus large la perte devient-elle un gain ? Question qui est au cœur des réflexions et des propositions sur l'économie. Alors que les discours indiquent cette possibilité d'une compensation et d'un calcul qui rééquilibre les déséquilibres, la fiction narrative, notamment par le biais de la syntaxe narrative et de la composition du récit, semble indiquer une voie différente et souvent contraire.

Face au constat des inégalités dans la répartition des richesses et aux injustices qui en résultent, certains textes, non directement politiques, prennent un biais poétique afin de rétablir une forme d'équilibre dans les flux et la circulation des richesses à l'intérieur d'une société donnée. Ils organisent le système des personnages ou la construction de la fable de manière à établir dans la fiction une forme d'équilibre économique. Certaines intrigues romanesques peuvent être lues comme la mise en œuvre d'une récupération de tous les éléments de la « dépense » à la fois poétique (au niveau de la narration) et économique (au niveau de la diégèse) engagée, visant à faire du dénouement un solde des comptes narratifs, dont plus aucun reste ne subsiste. Les textes étudiés sont

publiés entre 1713 et 1755, mais l'ordre des chapitres contenus dans cette partie ne suit pas la chronologie, il repose sur une progression allant des romans qui semblent imposer l'idée d'une compensation optimiste à ceux qui remettent en question cette idée en proposant des dénouements imparfaits du point de vue du rééquilibrage des inégalités, d'histoires à fins heureuses jusqu'à des fictions impossibles précisément à qualifier et à situer sur l'échelle du comique au sérieux.

Les études de cas contenues dans cette partie ont pour fil directeur le thème du mariage disproportionné qui vient s'amalgamer avec la figure de l'enfant trouvé afin de mettre au premier plan les notions de compensation et de rééquilibrages des échanges qui sont dans l'esprit du temps. Le motif romanesque et théâtral de l'union d'un homme riche et puissant avec une bergère ou une paysanne, issu des romans baroques, des contes¹ et de l'univers pastoral, fusionne avec la figure de l'enfant exposé ou abandonné à l'Hôpital et cette fusion s'accompagne d'une forte accentuation de la composante économique du motif. La première moitié du XVIII^e siècle s'empare d'un motif déjà diversement investi pour le formuler dans des termes inédits, ceux de la compensation des inégalités de fortune et de conditions à travers le mariage d'amour. Les quatre chapitres qui suivent entendent examiner, sous la forme d'un parcours discontinu, les propositions formulées par les romans à cadre vraisemblable à l'égard des échanges et des circulations compensatrices des richesses dans la première moitié du XVIII^e siècle.

Dans la perspective d'un examen des représentations des échanges et de leurs effets sur les inégalités des richesses au XVIII^e siècle, l'enfance pauvre constitue un objet d'étude privilégié : les figures d'enfants pauvres et de jeunes gens pauvres renvoient en effet à la question des correctifs possibles aux inégalités « naturelles » de fortune. Si la charité

1 *La marquise de Salusses ou la patience de Grisélidis*, nouvelle en vers, publiée par Charles Perrault en 1691, raconte aussi les conditions d'un mariage tellement disproportionné du point de vue des rangs sociaux qu'il permet le traitement que fait subir le prince à son épouse. La disproportion économique n'est cependant pas au premier plan et n'apparaît chez Perrault qu'en filigrane : « Les vases précieux de cristal et d'agate / où l'or en mille endroits éclate, / Et qu'un Art curieux avec soin façonna, / N'eurent jamais pour lui, dans leur pompe inutile, / Tant de beauté que le vase d'argile / que la Bergère lui donna. », Charles Perrault, *Contes*, présentation de Christelle Bahier-Porte, Paris, Garnier Flammarion, 2006, p. 60. Le motif issu de la dixième nouvelle de la 10^e journée du *Decameron* de Boccace, *Griselda*, connaît une grande fortune et de multiples réécritures entre la fin du Moyen Âge et le XVI^e siècle.

chrétienne, vertu théologale, reste une référence morale omniprésente et centrale dans les fictions des Lumières, elle se trouve fréquemment interrogée tant par rapport aux intentions individuelles de ceux qui la pratiquent que par rapport à ses conséquences possibles et on lui juxtapose ou oppose une pratique plus laïcisée du secours aux membres les plus faibles de la société. Les fictions multiplient à partir des années 1730 les explorations des coulisses psychiques du don charitable : le secours apporté à Fanchon Regard dans *La Nouvelle Héloïse* permet de montrer le noble cœur de Julie et de le soumettre à l'admiration de son amant et du lecteur, tout comme la jeune misérable des *Confessions du Comte de**** de Duclos, permet au narrateur libertin de faire parade de sa noblesse de sentiments. Quant à Valmont il représente le stade ultime de cette transformation de la charité en signe, parfois trompeur, puisqu'il la joue théâtralement pour séduire la Présidente de Tourvel². Tout au long du siècle, la conduite charitable permet de qualifier positivement tel ou tel personnage, mais elle donne de plus en plus l'occasion de réfléchir à la question de la circulation de l'argent et aux « sens » – dans la double acception de ce terme de « signification » et de « direction » – des échanges qui s'établissent entre les riches et les pauvres, notamment par le biais des adoptions d'enfants pauvres et des mariages inégaux. Enfants pauvres et jeunes pauvres figurent donc souvent dans les intrigues comme des occasions pour un héros noble et riche de manifester sa noblesse à travers son désintérêt pour les biens matériels. Nous voudrions montrer ici comment un certain nombre de fictions orientent les représentations des pratiques de charité vers une critique de l'idée d'un équilibre possible, ici-bas, des dépenses et des profits charitables.

2 Sur le faux don dans les *Liaisons Dangereuses* et quelques autres romans, je me permets de renvoyer à mon article : « Lire le don : niveaux de publicité et polysémie des dons chez Challe, Marivaux et Laclous », dans *Topique(s) du public et du privé dans la Littérature romanesque d'Ancien Régime*, Marta Teixeira Anacleto (éd.), Louvain, Paris, Peeters, « La République des Lettres », vol. 58, 2014, p. 379-389.